



ILS VONT FAIRE 2020

DONNA HARAWAY



La philosophe américaine est une figure essentielle et singulière du féminisme. Elle sera en France au printemps



Par

BRUNO LATOUR

Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences, Bruno Latour est l'auteur d'« Où atterrir? Comment s'orienter en politique », (La Découverte, 2017).

Il faut bien comprendre que Donna Haraway vient de l'histoire des sciences la plus précise et la plus austère, la cristallographie. Elle fait partie de ce grand mouvement des années 1970 qui a vu qu'une compréhension nouvelle des sciences était le préliminaire indispensable pour déjouer les pièges de la politique. Quand elle aborde l'histoire sociale de la primatologie (c'est à cette occasion que je l'ai rencontrée, en 1979, alors que je travaillais moi-même sur les babouins de Shirley Strum), elle se saisit de cette discipline pour en tirer un livre énorme, « Primate Visions » (non traduit en français), qui retrace toute l'histoire du capitalisme aussi bien que celle des sciences naturelles, sans oublier l'histoire coloniale de l'Afrique, en passant par le cinéma et le féminisme.

C'est le style Haraway qui est très étrange pour les esprits français et qui explique pourquoi nous avons mis du temps à comprendre son importance. D'abord parce qu'elle trace un chemin qui va à l'encontre de la méfiance extrême des féministes français d'aujourd'hui pour tout ce qui ressemble à un naturalisme. Le féminisme doit libérer les femmes de leur association avec le naturel et le vivant, ce qui laisse évidemment Donna Haraway complètement froide puisqu'elle entend tout

autre chose par naturel et par vivant. Au contraire, il faut, selon elle, se plonger à fond dans la biologie, le darwinisme, l'histoire naturelle, les techniques de contrôles. N'ayez pas peur, dit-elle, parce que dès que vous allez commencer à déployer les réseaux matériels de ces sciences de la vie et de la matière, vous allez les voir exploser dans tous les sens et vous donner à vous, les féministes, mille marges de manœuvre beaucoup plus fécondes que votre obsession pour la lutte contre le biologisme et l'objectivation. C'est ce qu'elle va démontrer, avec une force incroyable en se saisissant des cyborgs. Encore une fois il ne s'agit pas d'idéal techniciste, mais de détourner les obsessions techniques vers des projets d'émancipation imprévus que la seule critique de gauche classique n'aurait jamais osé voir.

Evidemment, cela ne va pas sans casse, surtout quand Donna pousse son intérêt pour les choses de la vie jusqu'à consacrer un livre entier – et quel livre ! – aux acrobaties de sa chienne, Cayenne, dans les concours de dressage. Voilà de quoi dérouter complètement des militants de la lutte décoloniale : c'est le tournant proprement harawayen, celui de l'exploration des liens entre espèces. Mais là, elle tombe à pic, puisque son livre fait sauter un obstacle à toute pensée écologiquement : comment parler des autres espèces sans leur imposer notre verbiage ? Elle explore la possibilité de se faire apprendre par sa chienne les joies de l'apprentissage, et du coup ouvre largement la politique actuelle de la biologie. Rendre aux femmes et donc aussi aux hommes l'accès à la biologie, au sens des « choses de la vie » dans toutes leurs dimensions, aussi bizarres, mythiques, techniques, fictionnelles, savantes que possible, c'est cela, je crois, l'impact de Donna Haraway. Et pour cela il faut un style. Difficile à transporter en français, c'est une musique intense, saccadée, généreuse, insupportable parfois à cause des enchaînements vertigineux, mais avec Donna, il faut se laisser emporter, elle n'offre pas une promenade dans un jardin à la française. Ça passe ou ça casse. Et elle maintient ce rythme depuis « Primate Visions » ! Donna est une force de la nature, en fait. ■